

Romanesque

*Il avait trente ans ! Il se souvient de sa jeunesse d'étudiant en droit et ouvre son cœur aux femmes entrevues et à la vie...
Phrases et pensées prémonitoires quand on sait la suite ! R.L.*

... J'É N'AVAIS pas encore vingt ans. Mes amis couraient les filles. Moi, elles me faisaient un peu peur. J'attendais, plein de curiosité, d'envie, d'une espèce d'ivresse du désir qui se sublimait, ramenait toute chose à cette féminité dont j'étais amoureux. Tous les aspects de la grâce cristallisaient autour de cette passion. Les fleurs, un beau ciel, un gant gardant la forme d'une belle main, une parure, une étoffe, un sourire, le son d'une voix, la fraîcheur de l'eau, et même rien, rien que ma délicieuse fièvre, nourrissaient mon amour de l'amour.

Je me rappelle des soirs merveilleux à la terrasse des cafés : des soirs de printemps. L'air était doux, la lumière cendrée ; des femmes passaient avec des robes si fraîches, des visages éclos le jour même. Mon plaisir allait de l'une à l'autre, les caressait de loin, les perdait avec une tristesse exquise aussitôt dissipée. Je ne souhaitais d'elles rien de plus que l'harmonie de leur allure, le mouvement de leurs robes, leur beauté choisie dans la foule.

Mes amis s'adonnaient à la littérature, à des calculs ambitieux. Moi, je m'abandonnais à ma jeunesse, et je passais mes examens comme en rêve. Mais en dehors de l'école, quelle splendide réalité !

Mes parents me donnaient une très petite pension que je parfaisais en me livrant à des travaux d'archives.

Ce labeur même, dans les salles silencieuses, pleines d'ombre et d'ombres du passé, m'était un plaisir. Feuilletant les registres paroissiaux et les chartes, déchiffrant les écritures rousses comme les champs de blé dont elles relataient les ventes, je me baignais dans le flot remontant de cette vie éternelle dont je me sentais si riche. Les marronniers de la Préfecture étiraient jusqu'aux fenêtres leurs branches accablées de verdure, et mes doigts aimaient le grain des velins, la douceur bourrue des vieilles reliures.

Combien j'aimais ma vie ! l'universelle sensualité de ma vie, la forme des vieilles écritures, le ton des phrases, la course de ma plume, la fièvre d'une piste suivie à travers les grimoires à la poursuite d'une filiation, la cigarette que j'allais fumer dehors vers quatre heures, la couleur des maisons à ce moment, avec les ombres bleues lavées ici et là de rose, les allures et le mystère des passants, encore — et toujours la grâce des femmes qui me donnaient la forme d'une jambe, le rythme d'une taille, la ligne charmante d'un petit chapeau, un beau regard...

Je mangeais dans un assez pauvre restaurant, mais avec nous s'asseyaient des jeunes filles dont je ne me rappelle plus les noms et qui étaient autant de bouquets autour de la table.

Le soir nous faisons en bande des promenades. Nous nous couchions au revers des talus ; on disait des choses folles et charmantes coupées de silences soudains où chacun suivait un rêve dans la nuit. Il y avait avec nous des étudiantes, juste assez femmes pour que leur présence apportât à notre plaisir je ne sais quoi de tendre, et assez semblables à nous pour que ces joies de camarades n'en fussent point troublées.

Je me souviens d'un soir au bord de l'eau. Les troncs blancs confiaient au courant leurs reflets argentins, et l'eau était pleine d'étoiles. Une de nos amies me parlait

de son village, d'une voix retenue dont j'écoutais la musique — délice des voix féminines où les mots ne sont rien et qui d'un timbre et d'un accent composent tout un poème. Elle posa sa main sur mon bras, et pendant longtemps je sentis cette main contre ma poitrine. Sa chaleur, une force vive, traversaient ma mince chemise, coulaient en moi. Beau charme de ce don, caresse confiante et fraternelle où plus de tendresse n'ose.

Parfois, le matin, au sortir d'un cours de droit constitutionnel ou de ces Biens que nous ne possédions pas et qui maintenant nous possèdent, nous descendions à la piscine. Sorti de l'eau, couché sur la plage de ciment, je regardais mes amis et mes amies se jouer des vagues que leurs jeux soulevaient. Les corps minces avaient dans l'eau des grâces confiantes plus précises encore que sur terre. Que leur jeunesse ruisselante, que leur pureté musculuse, étaient belles. Ils étaient le rythme même et le chant de la vie.

Ce petit texte a paru dans *l'Appel du Centre* du 20 mai 1941, sous le titre *Souvenirs d'un étudiant*.



*Imaginez
qu'il devait avoir
cette allure
et ce visage
croqué
par Lobel-Riche
l'année suivante.*

Il a trente ans quand il écrit cette confidence sur les pages du journal où il travaille comme rédacteur avant d'en devenir rédacteur en chef plus tard. Il pense à sa vie d'étudiant en Droit dix ans plus tôt. Il consulte les études et les codes aux archives départementales, rue des Combes. Les marronniers fleurissent toujours sous les fenêtres du Préfet. Seul le court de tennis a laissé sa place à des parkings.

Cette époque de ses études de notariat était-elle joyeuse ou nostalgique ? Elle était conforme à son caractère secret dans une période inquiète des événements mondiaux qui vont conduire à la guerre. Jeune dandy, il partage sa vie entre les études, les conquêtes féminines, les amis qu'il fréquente, Meynieux, Clancier, J.-M. Amédée Paroutaud qui vont « entrer » dans ses romans.

Mais l'expression de ce texte est prémonitoire de la pensée du grand écrivain qu'il va devenir : amoureux de la féminité, fiévreux de son amour de l'amour, timide et timoré, effrayé d'un immense plaisir de tendresse qui le trouble déjà. Sous le Margerit de la trentaine percent les émotions du *Dieu Nu*. Viendra bien vite l'âge mûr, celui des passions, celui de l'écriture et du succès.

Cette réflexion où Margerit se replonge dix ans en arrière dans sa vie d'étudiant laborieux, sans grands moyens financiers, préfigure l'adulte qu'il sera et la complexité de son esprit.

Robert Laucournet